

## ALLOCUTION D'OUVERTURE

M. de BOÛARD

Il y aura demain exactement deux ans que, dans cette même salle, au cours d'une réunion solennelle, on inaugurerait les bâtiments du Centre de Recherches Archéologiques; c'était le 13 septembre 1976. A cette occasion furent rappelées les tâches qui avaient été assignées au Centre lors de sa création en 1971. L'une de ces tâches consistait à étudier et mettre au point les modalités les plus fécondes et les plus rentables économiquement de la contribution que les laboratoires d'analyse ou de datation peuvent apporter à la recherche archéologique. En vue de cette recherche et des prestations de services sur lesquelles elle doit normalement déboucher, le C.R.A. était pourvu d'amples laboratoires que vous serez invités à visiter vendredi. Je pense que le Colloque international de Céramologie qui s'ouvre ce matin représente un premier et notable pas dans la mise à exécution de ce programme. Il est organisé conjointement par une archéologue, M<sup>me</sup> Démians d'Archimbaud, à qui nous devons la création et le développement du Laboratoire d'Archéologie Médiévale de l'Université de Provence, et par un physicien, M. Maurice Picon, dont le nom et l'œuvre font autorité parmi les archéologues qui ont affaire à la céramologie. Cette coopération interdisciplinaire est tout à fait exemplaire. En effet, un peu partout depuis une vingtaine d'années, les spécialistes des sciences physiques, chimiques, des sciences de la terre et de la nature portent un intérêt croissant aux problèmes archéologiques; mais cet intérêt s'exprime trop souvent de manière autarcique, en ce sens que beaucoup de ces « scientifiques » sont enclins à s'isoler dans leurs laboratoires. Il est vrai que cette tendance est favorisée par l'attitude d'un trop grand nombre d'archéologues qui se désintéressent plus ou moins des possibilités et de la finalité des travaux de laboratoire, et qui sont trop contents de se dessaisir entre les mains du physicien, du chimiste, du minéralogiste, du géochimiste, de certaines responsabilités qui, en vérité, leur appartiennent à eux archéologues : en amont de l'analyse, lorsqu'il s'agit d'établir le dossier de l'échantillon soumis au laboratoire ou de définir clairement les problèmes que pose cet échantillon; après l'analyse, quand il s'agit d'interpréter historiquement les résultats obtenus par le laboratoire. Je pense qu'à cet égard, l'archéologie, et singulièrement l'archéologie médiévale, se trouve aujourd'hui dans une situation critique. Si nous ne parvenons pas à mettre en place les structures scientifiques et administratives qui permettront une coopération étroite et permanente des archéologues et des laboratoires d'analyse ou de datation, une magnifique occasion aura été perdue pour notre discipline. Il est évident aussi que de telles structures seraient médiocrement utiles si nous ne réussissions pas à créer un nouvel état d'esprit, à développer autour de nous l'esprit de collaboration interdisciplinaire qui a donné naissance à ce Colloque et va l'animer pendant cette semaine. Bien entendu, collaboration n'est pas confusion. Les sciences physiques, chimiques et autres, lorsqu'elles s'intéressent aux problèmes archéologiques, n'en conservent pas moins leur spécificité et réciproquement d'ailleurs. Mais on peut souhaiter que chacun des deux partenaires, l'archéologue et le « scientifique » soient capables de comprendre au moins sommairement les méthodes et le langage de l'autre. Il va de soi, d'autre part, que, dans tel ou tel domaine de la recherche archéologique, c'est tantôt le travail propre de l'archéologue, tantôt celui du laboratoire qui apportera la plus importante contribution.

Si, d'une part, l'archéologue médiéviste doit ainsi ménager une efficace coopération avec les laboratoires d'analyse et de datation, il n'est pas moins indispensable qu'une semblable collaboration confiante s'établisse entre lui et l'historien pur, c'est-à-dire l'historien qui travaille principalement à partir des sources écrites et ne pratique pas la fouille. On peut dire, d'ailleurs, que l'archéologie médiévale telle que nous la comprenons ici, est rigoureusement complémentaire de l'étude des sources écrites. Le récent et considérable développement de cette branche de l'archéologie dans la plupart de nos pays est, pour une bonne part, conséquence de l'élargissement du champ de la recherche historique. L'histoire agraire, l'histoire des structures urbaines, l'histoire des techniques et de la civilisation matérielle, l'histoire du peuplement connaissent depuis quelques décennies une remarquable expansion, et c'est au cours de cette expansion que sont apparus, ou qu'ont été entrevus, des secteurs de la vie médiévale sur lesquels les sources écrites n'apportent que de trop rares informations, ou même sont complètement muettes. Alors certains chercheurs ont eu l'idée de demander à la terre examinée minutieusement, comme le font les préhistoriens, le complément d'informations que ne fournissent pas les textes; mais, pour les médiévistes, la terre n'est pas la source unique, à la différence de ce qui se passe, ou peu s'en faut, pour les préhistoriens. Toute recherche sur le terrain ou dans le sol, et

les résultats qu'elle procure, se situent dans un contexte fourni, pour l'essentiel, par l'examen des sources écrites, des documents architecturaux, des données toponymiques, etc., même si ces documents ne concernent pas directement et immédiatement l'objet précis de la fouille; et la finalité normale de celle-ci est d'enrichir la connaissance historique.

C'est dans cet esprit que je voudrais exprimer quelques réflexions sur l'intérêt que présente pour l'historien la céramique. Il est patent qu'elle tient dans le passé de l'humanité, dès qu'elle y apparaît, une place considérable. La préhistoire récente et la protohistoire ont souvent été périodisées par référence aux céramiques qu'elles ont produites. On parle de culture de la céramique rubanée, etc. Mais qui de nous songerait à parler de civilisation de la sigillée, de la céramique grise, du grès ? Pour périodiser les temps historiques, on a longtemps choisi des points de référence dans les nomenclatures dynastiques. On en revient aujourd'hui et l'on cherche des critères dans l'histoire de la civilisation, mais guère dans l'histoire des techniques. Certes, nous ne pouvons pas envisager l'histoire du moyen âge par référence aux types de céramiques qui ont été fabriquées au cours de cette période; ils sont, au demeurant, tellement divers d'une région à l'autre que ce serait bien difficile. Du moins, les historiens auraient-ils intérêt à réfléchir davantage à ce que l'étude de la céramique peut apporter à l'intelligence de l'histoire. Il faut bien reconnaître qu'ici, nous-mêmes archéologues médiévistes, n'avons peut-être pas pris la mesure exacte de notre tâche : trop souvent et trop longtemps, nous nous sommes bornés à considérer les tessons de poterie comme des adjuvants utiles pour dater les sols que nous fouillons et les couches stratigraphiques qui les composent.

A coup sûr, la céramique peut, à cet égard, rendre à l'archéologue sur son chantier de fouilles d'inappréciables services, et l'on aurait bien tort d'approuver ceux qui tiennent cette démarche pour désuète, voire inutile. Bien au contraire, on ne fera jamais trop d'efforts en vue d'améliorer les moyens dont nous disposons actuellement pour dater les poteries; le jour où, par exemple, la méthode de la thermoluminescence aura réduit la marge d'incertitude qui l'affecte encore marquera le début d'une ère nouvelle dans la recherche archéologique.

Mais la céramique peut nous dire bien d'autres choses que son âge. N'oublions pas, en premier lieu, qu'elle a été, tout bien pesé, dans l'histoire de la production industrielle au moyen âge, un des postes les plus importants, sauf peut-être dans quelques régions où le textile, la métallurgie, l'emportaient sur elle. Mais, dans l'ensemble, il est certain qu'elle fut, quant au volume, l'une des activités de production les plus importantes du moyen âge. Alors, il faut lui demander autre chose que d'être un instrument de datation.

Lorsque l'on essaie de discerner la provenance des vases ou des tessons recueillis, on voit apparaître des aires de diffusion, des frontières; ici, nous aurions intérêt à nous concerter avec les historiens, à leur demander si ces mêmes frontières ne leur sont pas déjà connues pour limiter l'aire d'expansion d'autres phénomènes de civilisation. J'ai souvent constaté, pour ma part, qu'il y a des coïncidences de frontières non moins inattendues que significatives quand on se réfère successivement à tel ou tel champ de la recherche, depuis la dialectologie jusqu'aux techniques de labour, par exemple, et d'autres encore; l'observation cartographiée de la diffusion de tel ou tel type de poteries peut apporter à cette recherche des petites ou grandes aires de civilisation une contribution de choix.

Et puis, la céramique que nous trouvons dans le sol, brisée, informe, souillée, fut probablement le témoin le plus omniprésent, le plus familier de la vie des hommes du moyen âge. Ce témoin est malheureusement muet, mais il porte nécessairement des traces des modes d'existence d'hommes et de femmes dont il fut le compagnon quotidien. L'état dans lequel nous trouvons cette céramique sur nos chantiers de fouilles, le lieu très précis où elle repose, résultent de l'emploi dont elle fit l'objet, d'innombrables manipulations qu'attestent le mode d'usure, les types de dégradation qui l'ont affectée : traces de feu sur telle ou telle partie du vase, traces de frottement, absence très fréquente du couvercle dont le récipient était muni à l'origine... Ici, l'enquête ethnographique portant sur les survivances traditionnelles de civilisations passées peut nous rendre de très grands services en nous permettant d'observer sur le vif des attitudes, des comportements séculaires, qui expliquent ces genres d'altérations.

L'étude de la céramique comporte aussi la recherche des corrélations possibles entre l'apparition d'un type nouveau de vase et une modification des usages alimentaires; cette corrélation a été vérifiée de manière incontestable, notamment dans le cas de certains types d'ustensiles de cuisine en terre cuite utilisés dans la Gaule romaine.

On peut aussi, dans ce même ordre d'idées, tenter d'identifier les produits que contiennent les vases; si la recherche n'est encore guère développée dans cette direction, quelques analyses exemplaires ont été cependant menées à bien.

Si, d'autre part, l'on prend en considération la fonction même de conteneur qui fut celle d'un très grand nombre de céramiques, on s'avisera de la concurrence qu'elles ont pu subir à cet égard de la part de vases de verre, de métal, et des vicissitudes de cette concurrence. Il est, par exemple, remarquable que, dans certaines régions, lorsque se répand assez largement, dans la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, la vaisselle d'étain, les potiers s'ingénient à imiter, notamment dans la forme des pichets, certaines caractéristiques de cette vaisselle métallique, en particulier, l'étranglement très étroit qui sépare la base de la panse. On peut raisonnablement imaginer, à partir de cette observation, l'apparition et le cheminement d'une mode, et surtout la manière dont se développa la concurrence entre deux matériaux, l'un plus commun, l'autre plus cher.

mais de moins en moins réservé à une clientèle étroite. Il est enfin remarquable que l'époque où apparaît, puis se répand très vite dans l'équipement ménager le grès, pâte vitrifiée plus étanche et moins fragile que la poterie, mais qui généralement ne va pas au feu, est aussi celle où se fait plus abondante la vaisselle métallique de cuisine. Ici encore, les données concordantes de nombre de fouilles effectuées en divers points de l'Europe occidentale ouvrent des horizons assez neufs à l'histoire des techniques et à celle de l'économie.

Ainsi, l'appellation de « fossile directeur » parfois donnée à la céramique rencontrée sur le site d'habitats anciens doit-elle être entendue dans son acception la plus large.

Michel de BOÛARD